

De Jaurès...

"Le capitalisme porte la guerre dans ses flancs comme la nuée porte l'orage".

La Vérité

ORGANE DE LA LIGUE COMMUNISTE (OPPOSITION)

Rédacteur en chef : A. Rosmer.

45, BOULEVARD DE LA VILLETTE. PARIS X.

Prix du numéro : 0 fr. 50

... à Paul Boncour

"Il faut que notre France reste vigilante et audacieuse".

Deux anniversaires

Dans les pays où, au cours de la dernière guerre, le prolétariat a été au seuil de la lutte pour le pouvoir, l'Italie est sans contredit, après l'Allemagne, le pays où les événements de la révolution russe ont suscité l'écho le plus profond. Caporetto (insurrection manquée des prolétaires en armes); les faits d'août 1917 à Turin; toute la série d'agitations et de grèves de l'après-guerre (immédiate jusqu'à l'occupation des usines (septembre 1920)), reflètent l'influence créatrice de la révolution russe. Déjà avant l'octobre bolchévique le nom de Lénine était populaire dans les tranchées et les usines italiennes. Episode significatif à ne pas oublier: lorsque, après la révolution de mars, s'est rendue en Italie la délégation russe expédiée par le gouvernement de Kerenski et composée de menchéviks et de socialistes-révolutionnaires, le parti socialiste italien organisa dans les centres industriels plus importants des meetings extrêmement imposants. Les Goldenberg et les Smimof de la délégation, partout où ils parlaient étaient salués au cri de: «Vive Lénine!». Et comme ils n'en comprenaient pas la raison, ils demandaient à Serrati, qui les accompagnait, si les ouvriers italiens connaissaient Lénine et le parti de Lénine. Evidemment Lénine n'était pas encore connu par les ouvriers italiens comme le grand chef de la révolution russe; mais les ouvriers italiens, guidés par leur instinct de classe, se rendaient compte que Lénine, et non pas Kerenski, était l'homme de leur cause et de leur classe. Lénine n'était-il pas alors l'homme le plus injurié, le plus traqué par la bourgeoisie de tous les pays? Les ouvriers savent discerner leurs amis de la manière dont ils se comportent avec la classe ennemie. Et les délégués «socialistes» de Kerenski ne devaient-ils pas prêcher la continuation de la guerre, tandis que tout le monde avait hâte de la finir?

L'après-guerre immédiat a été caractérisé en Italie par un seul mot «bolchévisme». En effet la crise révolutionnaire d'après-guerre a bouleversé toutes les classes, toute la nation. L'arme de la grève est adoptée par les ouvriers, les employés, les instituteurs, les agents de police, les douaniers les chemins. L'Etat libéral semblait sous le choc de ces masses en mouvement. Il fallait briser le dernier chaînon: organiser l'insurrection; guider les masses vers la conquête du pouvoir.

Mais, comme dans d'autres pays, la crise révolutionnaire, la vague montante des masses dépassèrent la formation du parti de la révolution. Entre toutes les conditions pour le succès de la révolution, la principale manqua: c'est le parti capable de diriger la classe ouvrière et l'ensemble des masses travaillantes dans la crise révolutionnaire. Et ce fut comme en Hongrie, comme en Allemagne, comme dans d'autres pays, la défaite de la révolution.

La bourgeoisie prit l'offensive, organisa, arma le fascisme. L'échafaudage démocratique de sa dictature s'était désormais révélé usé et insuffisant pour la défense de ses privilèges de classe. Elle brisa l'ancien échafaudage et le remplaça par la construction fasciste, au moyen de l'action extraparlimentaire, par l'action des bandes armées.

Par une fausse analogie, suggérée par le fait que le fascisme et le bolchévisme se sont emparés du pouvoir par la voie extra-légale en déclarant que la tâche de la démocratie était désormais finie, les partis de la Deuxième Internationale, qui ont encore le front de se réclamer de Marx, assimilent le bolchévisme au fascisme. Ainsi toutes les fois que dans leurs documents ils doivent parler par la galerie, de la dictature fasciste en Italie, ils salissent la dictature prolétarienne. L'alliance soviétique-fasciste est désormais le leit-motif calomnieux et stupide de tous les documents de la Deuxième Internationale contre l'U.R.S.S. Mais la dialectique marxiste n'est pas une invention pour une poignée d'initiés; elle est une arme de lutte des prolétaires. Et tout prolétaire qui veut se poser nettement le problème du fascisme-bolchévisme, est à même d'y donner une réponse.

Le fascisme sort du sein même de la démocratie, ou, pour mieux dire, la démocratie enfante le fascisme pour la défense de la société capitaliste dont elle n'est plus capable de maîtriser le choc des contradictions. La dictature fasciste n'est pas une rupture mais une continuation de la dictature du capitalisme exercée auparavant sous la forme démocratique. En régime de démocratie, la «souveraineté populaire» s'exprime par la dictature des exploités (banquiers, industriels, agrariens) sur les exploités; en régime fasciste cette dictature n'est que renforcée, rendu plus féroce. Le passage de l'un à l'autre régime n'est que le résultat des modifications qui interviennent dans les rapports de production, et par suite dans les rapports sociaux.

Si la classe bourgeoise, pour défendre sa marge de profit, doit reprendre aux travailleurs les libertés qu'elle a dû accorder, les travailleurs, pour défendre leurs libertés et leurs droits élémentaires, doivent surmonter la démocratie bourgeoise en restaurant la démocratie prolétarienne, en remplaçant la dictature du capitalisme par la dictature du prolétariat.

L'AFFAIRE DE SARTROUVILLE

Contre la provocation fasciste

Qui était Carti-Vecchi, alias «Comino»

L'affaire de Sartrouville a mis à jour un nouveau cas de provocation fasciste vis-à-vis du mouvement révolutionnaire prolétarien: le cas Carti-Vecchi. Mais plus que ce fait en soi, plus que la campagne policière suivie des mesures de terreur contre notre parti en Italie et contre les prolétaires italiens émigrés en France, ce qui a entraîné le plus grand trouble à la base de nos organisations a été la carence complète des organes dirigeants de notre parti face à l'assaut combiné de la provocation fasciste et de la police française. Pas un mot, pas une directive aux camarades. Le fait est que la direction prise de panique, s'est affirmée comme la Vérité l'a déjà souligné. Le plus indigne est l'attitude de l'Humanité qui, après avoir d'abord même cherché à cacher le rôle du provocateur Carti — s'est ensuite piteusement traînée à la remorque de l'ennemi, gémant sous les coups au lieu de mettre à nu devant la classe ouvrière les crimes de la main noire fasciste, et de revendiquer hautement pour la classe ouvrière son droit de défense, jusqu'à la suppression physique des provocateurs dont l'ennemi de classe se sert contre elle.

Cette carence de la presse officielle et des organes dirigeants du parti s'est traduite en réalité par une aide apportée à l'offensive des forces réactionnaires. En effet elle a permis au provocateur Carti-Vecchi de combiner son jeu infâme, en alimentant contre notre parti et contre les prolétaires émigrés la campagne de calomnies policières sous le couvert desquelles allait se déclencher la nouvelle offensive réactionnaire et fasciste, tandis qu'elle laissait sans orientation les camarades et les ouvriers qui se trouvaient dans l'impossibilité d'opposer au plan d'offensive de la provocation fasciste et de la police française une résistance coordonnée et collective. L'intervention immédiate du parti pour dénoncer et démasquer Carti-Vecchi et la campagne sur la villa de Sartrouville, était d'autant plus nécessaire, que Carti-Vecchi, dit Comino, était connu de la base et des prolétaires sympathisants comme ayant rempli des postes de haute responsabilité et de direction, notamment en France et en Belgique. Notre parti n'aurait pas pu être plus gravement frappé par cette attitude claire et décidée; notre adversaire n'aurait rien connu de plus sur l'état de notre organisation, qu'il ne savait déjà par la provocation et par tout le matériel tombé entre ses griffes avec la villa de Sartrouville. Tandis que les camarades et les prolétaires, auxquels le parti n'a rien à cacher, alertés contre le provocateur «Comino» et contre le butin policier, auraient plus étroitement serré leurs rangs autour du parti pour mieux le défendre contre l'assaut combiné de ses ennemis.

Voilà déjà plus de dix ans de lutte corps à corps contre notre parti pour l'éliminer physiquement de la scène politique; assassinats, fusillades, des siècles de baigne, affamement, représailles de toutes sortes. Mais contre tout cela le parti de la classe ouvrière s'affirme inépuisable en énergie et forces communistes. Les «Taddeo», les «Novello», les «Comino», traités ou professionnels de la provocation, peuvent quelquefois pénétrer dans nos rangs et les endommager gravement; mais, de même que Malinowski et la pléiade d'espions et de provocateurs créés par le tsarisme, n'ont pas pu le sauver du «bolchévisme», le fascisme à son tour ne pourra se sauver de l'action du prolétariat révolutionnaire ni par la terreur des pélotons d'exécution, ni par la terreur des espions et des provocateurs. Les noms de Sozzi, de Michele Della Maggiora, de Carlo Riva, de prolétaires qui se sont donnés entièrement dans la lutte contre le fascisme, sont gravés en caractères de feu et de sang dans le cœur de millions de travailleurs. Quant aux instruments de la provocation, éternellement voués au mépris général, ils n'ont d'autre sort que celui de misérables sans nom dont les prolétaires ne se souviennent que pour régler leur compte.

Vecchi anti-trotskyste pour le compte de Staline

L'expérience bolchévique est très instructive pour les partis de l'Internationale en matière de lutte contre la provocation. Mais la situation dans laquelle doit vivre et lutter notre parti en Italie sous le fascisme, demande une sagacité et une prudence encore plus grandes que n'en a eu besoin le parti bolchévique aux années les plus critiques de la réaction tsariste, car le type de réaction fasciste est beaucoup plus subtil et rusé. Tout le travail de notre parti doit se faire dans l'illégalité la plus absolue.

Dans ces conditions, comment lutter contre la pénétration policière? Ce problème est inséparable de tout le problème du parti, c'est-à-dire de sa ligne politique, de son régime intérieur, de sa méthode de travail d'organisation. C'est de ce point de vue que la responsabilité des organes dirigeants de l'Internationale et du parti apparaît directement dans la création d'un terrain propice aux éléments les plus douteux, les plus faibles et néfastes au mouvement prolétarien. L'exemple le plus probant et en même temps le plus instructif pour les prolétaires nous est donné par les événements au sein du parti russe sous la direction stalinienne; les éléments prolétaires révolutionnaires de l'opposition bolchévique (Trotsky, Rakovsky, etc.) sont déportés, exilés, même supprimés (Blumkin); les éléments comme Besse-dovsky et Agabekov sont portés au premier rang, aux postes de responsabilité et de lutte de l'Etat soviétique, jusqu'à ce que leur nature de contre-révolutionnaires perce au grand jour.

De plus, l'arme de la provocation (l'entretien d'agents qui furent jadis des agents tsaristes), devient une méthode de lutte dont la fraction stalinienne elle-même arrive à se prévaloir pour combattre l'opposition prolétarienne bolchévique (voir l'affaire de la typographie clandestine). Le manque de démocratie intérieure au sein du parti, le manque de contrôle de la base sur le centre, la bureaucratization de l'appareil, l'élimination systématique des révolutionnaires éprouvés et leur remplacement par des éléments formés mécaniquement; les changements perpétuels dans la ligne politique, voilà les fautes du stalinisme triomphant dans les organes de direction internationale, et dont la carrière politique de «Comino» — Carti est, dans le cadre italien le dernier produit.

DANS LE P. C. DE L'U. R. S. S.

La lutte contre la droite s'aggrave

Le parti communiste de l'U.R.S.S. traverse une nouvelle crise. Les nouvelles de l'Agence Tass et les articles récents de l'Humanité parlent d'une nouvelle campagne contre la droite. Cette campagne atteint les sommets du parti; on somme Boukharine et Rykov de «s'expliquer», de «sortir de leur mutisme». En attendant son exclusion, Rykov, chef de l'Etat soviétique, est envoyé en congé pour des raisons de santé, tandis que Boukharine dans un sanatorium soigne pour de bon ses nerfs détraqués par la lutte intestine.

Nous n'avons pas de grands mérites à prévaloir pendant le XVI^e congrès du parti communiste de l'U. S. que la trêve obtenue au prix de la capitulation des chefs de la droite ne serait pas de longue durée. Staline qui, à ce moment, était engagé à fond dans la politique aventurrière du «plan quinquennal en 4 ans» et de la «collectivisation généralisée» ne comptait pas beaucoup sur la collaboration effective des droites. Ce qu'il cherchait surtout en leur imposant la capitulation, c'était à les river par force au char de l'économie soviétique qu'il guidait, lui seul, à tout allure vers l'inconnu. Staline savait par son expérience sinistre des années précédentes qu'à un certain point de ce cours précipité il serait obligé de faire un revirement brusque dont les conséquences seraient graves pour tout l'Union Soviétique. Pour rejeter sur d'autres les responsabilités de ses propres aventures, Staline préparait dans le parti et surtout dans le Bureau Politburo même des bœufs émissaires. La capitulation des chefs de la droite n'avait pas d'autres buts pour Staline.

Aujourd'hui Staline croit le moment venu pour livrer ses otages à la vindicte de son appareil. La Pravda consacre des pages entières aux résolutions toujours «unanimes», qui affilient de tous côtés et dans lesquelles on approuve les exclusions des «hypocrites» Rioutine, Slepok et autres et on exige de Boukharine et de Rykov de se condamner une deuxième fois. Toutes ces résolutions sans exception, qu'elles viennent de «Krasny Poutlovietz» de Léningrad ou de la cellule d'un coin perdu de province, sont toutes rédigées de la même façon. Il suffit au lecteur français de lire la résolution des fonctionnaires responsables de l'organisation de Kharkov, publiée dans l'Humanité du 17 novembre, pour connaître la teneur et le style de centaines d'autres résolutions.

Pourquoi Staline attaque la droite

Qu'est-ce qui oblige Staline à mettre en branle tout l'appareil du parti contre la droite? Pourquoi cette colère de la bureaucratie et de son chef vénéré? Est-ce parce que les prévisions politiques de Staline se sont brillamment confirmées, comme le prétendent toutes les résolutions adoptées? Mais alors il suffirait de convaincre les incroyables et les sceptiques par les chiffres des réalisations; de les confondre par la réalité des faits. Malheureusement, la vérité est toute autre. La crise économique et les difficultés engendrées par la réalisation du plan quinquennal en 4 ans s'avèrent de plus en plus graves. Malgré les sacrifices héroïques des ouvriers, les 2 années du plan quinquennal n'apportent aux masses travaillantes de l'U. S. aucune amélioration sensible de leurs conditions de vie. Les efforts physiques du prolétariat imposés par les rythmes accélérés, ne sont pas compensés par des avantages économiques immédiats. La crise des moyens d'alimentation qui prend par ces mois d'hiver des proportions énormes ne fait qu'aggraver la situation économique des ouvriers soviétiques.

Il y a un an, à l'occasion du 12^e anniversaire de la Révolution d'Octobre, Trotsky a écrit: «Une juste direction économique en U. R. S. S., c'est l'utilisation des ressources et des possibilités au moyen desquelles le progrès socialiste s'accompagne d'une véritable et sensible amélioration de la situation des masses laborieuses». Deux années de pratique du plan quinquennal à la Staline trouvent aujourd'hui l'économie soviétique devant des difficultés inouïes et mettent le prolétariat urbain dans l'obligation de se priver des denrées de première nécessité.

La masse ouvrière s'inquiète sérieusement et de son propre sort et du sort de l'Etat Ouvrier. La critique dans le parti se fait entendre de nouveau et la rage de l'appareil bureaucratique redouble en conséquence.

Barbusse et «Monde» contre le communisme

La Vérité et La Lutte de Classes ont depuis longtemps donné leur point de vue sur Barbusse et ses entreprises. Nous considérons Barbusse et Monde, non seulement comme une entreprise de confusion, mais en réalité comme une entreprise anticommuniste. Nous ne discutons pas la valeur littéraire ou d'information de Monde, nous voulons mettre à jour son vrai caractère politique. Le Peuple Libre de Salengro (31 octobre), reproduit par le Populaire, vient d'apporter des documents irrefutables que l'Humanité n'a pas osé contredire. Ces documents établissent clairement qu'avec Monde Barbusse poursuit un politique qui le met hors des rangs du parti communiste. Barbusse devait faire à Lille une conférence sous l'égide de Salengro. Au dernier moment sa lâcheté le retint ailleurs, mais d'autres dirigeants de Monde le remplacèrent. L'Humanité prétend ensuite que Barbusse ignorait lorsqu'il prit l'engagement de venir à Lille, qu'il parlerait sous l'égide de Salengro.

Or, non seulement il n'en ignorait rien, mais cela avait même pour lui un sens précis, qui était de manifester son point de vue sur l'unité politique entre socialistes et communistes. Le Journal de Salengro a publié les lettres de Desphilippis, administrateur de Monde, écrites au nom de Monde et de Barbusse, à Brodel, militant socialiste, et à la municipalité socialiste. Voici ce que Desphilippis-Barbusse écrivent aux socialistes de Lille: «Nous avons longuement discuté à la direction de Monde. Barbusse dans tous ses exposés évitera ce qui peut momentanément diviser les diverses fractions de la classe ouvrière, pour ne parler que de ce qui doit les unir. Le mot d'ordre de Monde actuellement, et tu en auras la preuve en lisant dans notre dernier numéro la conclusion de «La crise doctrinale du socialisme», est l'unité ouvrière, aussi bien politique que syndicale...»

«Les craintes que Salengro et toi pouvez manifester sur les suites possibles de la réunion que je te demande de bien vouloir organiser sont vaines. Ni Barbusse, ni Berl n'ont l'intention de tenir un langage susceptible d'approfondir encore le fossé qui divise la classe ouvrière. «Le passé est le passé. Ce qui compte c'est de préparer l'avenir. Monde veut travailler honnêtement à créer, aussi bien dans les milieux socialistes que communistes, l'esprit d'unité. Nous connaissons trop les erreurs funestes dont la classe ouvrière a eu à souffrir pour les répéter. Je pense que tu nous feras confiance.»

A la direction du Parti, qui exclut l'opposition de gauche, nous demandons: après la publication de ces documents écrasants, Barbusse est-il encore membre du Parti?

Néanmoins, dans les rangs ouvriers qu'il veut attirer de nouveau au sort de la social-démocratie, le parti socialiste développe une large campagne pacifiste. Le caractère «national-bourgeois» de ce pacifisme est net. Le parti socialiste a depuis longtemps foulé aux pieds la formule de parti dont il se réclame: «Le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage». La conclusion nécessaire de cette formule c'est qu'il n'est de lutte contre la guerre, que dans la lutte pour abattre le régime capitaliste, — c'est qu'il faut préparer le prolétariat à la prise du pouvoir.

Toute autre est l'attitude des supports de la bourgeoisie à la Comptère-Morel. Leur campagne abolit toute analyse de classe de la guerre. L'évocation des carnages impérialistes aboutit pour eux à ceci: appeler les travailleurs à imposer aux impérialismes une politique de paix et de désarmement.

L'impérialisme n'est pas par principe contre la paix. Mais toutes les paix conclues entre les impérialismes aux prises dans leur concurrence à mort, sont vouées à se résoudre dans le choc sanglant des guerres. Lutter pour la paix, c'est simplement lutter pour une des deux faces de la société capitaliste. C'est d'autant plus facile qu'il est moins immédiatement nécessaire pour les impérialismes rivaux de trancher leur concurrence vitale par le suprême recours aux luttes armées — et que les intérêts des diverses fractions de la bourgeoisie sont dissemblables. Mais cela ne dissipe en aucun cas l'inductible menace de la guerre.

La société impérialiste est vouée à passer de la curée pacifique des profits aux règlements sanglants des rivalités. Il y a même des cas où les impérialismes sont fermement pour la paix. En 1914, Lénine soulignait déjà que le «pacifisme» de l'une ou l'autre bourgeoisie dépendrait des vicissitudes de Mackensen ou de Joffre. Dans la période actuelle, le pacifisme pan-européen de Briand vise à consolider l'hégémonie que la France tient du traité de Versailles.

La classe ouvrière a de toutes autres raisons de lutter contre les massacres impérialistes. Mais le leurre criminel, c'est de faire croire aux ouvriers que ce pacifisme-là peut bannir de la terre les carnages. Que les prolétaires doivent savoir c'est que la guerre est un moment inévitable de l'histoire de l'impérialisme. Et que l'époque des impérialismes — c'est-à-dire

La campagne pacifiste du «Populaire»

Après le deux août 1914

Le parti socialiste a entrepris une grande campagne contre les dangers de guerre. Il a couvert les murs d'affiches voyantes. Chaque jour de grands articles paraissent dans le Populaire. Ainsi le parti socialiste prend sa part dans le cœur d'«esprit de guerre» qui, depuis quelques mois, et surtout depuis les élections allemandes, a remplacé la guerre au premier plan des préoccupations générales dans les pays.

On a déjà dit ici que dans le monde où les impérialismes menacés sont engagés dans une lutte fatale, dans l'Europe bouleversée par la guerre, déséquilibrée par les traités de rapines, aux prises avec le vigoureux impérialisme américain, en proie aux efforts du mouvement prolétarien, la guerre est une menace constante. Mais à l'heure actuelle, les mouvements nationaux exaspérés apparaissent avant tout dirigés, à l'intérieur des frontières nationales, contre leur propre prolétariat. Et de part et d'autre des frontières, dans une situation aggravée par la crise mondiale, c'est principalement contre leur prolétariat que les bourgeoisies, selon leur situation sur l'échiquier des impérialismes, exploitent l'effervescence des esprits devant les menaces de guerre.

C'est à ce moment que le parti socialiste développe une grande campagne pour le désarmement. Par cette campagne, pour laquelle il déploie un grand effort, le parti socialiste veut reprendre un vivant contact avec les larges masses, redevenir un parti populaire et se refaire une virginité rouge.

Sous le couvert de cette agitation, les Jeunes Socialistes ouvrent une grande campagne de recrutement.

La campagne socialiste est basée sur l'exploitation sentimentale des horreurs de la guerre d'hier et de la guerre de demain. Elle est parallèle à celle de la République des radicaux qui se résoud, en fin de compte, à des contestations sur le budget des fortifications etc., c'est-à-dire à des contestations sur le montant et le bon emploi du budget de la guerre. Plus radicale, la campagne du Populaire tend — sur le papier — au désarmement intégral. Mais, dans la colonne voisine, Léon Blum se déclare prêt à soutenir un ministère qui conviendrait aux radicaux. Et, à la lueur de la politique générale du parti, la campagne socialiste démontre clairement qu'elle joue le rôle d'une aile gauche du «locarnisme» bourgeois. Dans une période d'ailleurs où la tension de la crise empêche la politique locarnienne de s'épanouir.

